

La camomille

Autor(en): **Ozaire, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 29

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Maman ! Viens voir ! Là-bas au fond... le ciel qui est tombé !

* * *

Cette exclamation mit en joie les voyageurs du wagon. N'est-elle pas curieuse, cette communauté de sentiments, entre ce gamin de la montagne, naïf et enthousiaste, et le célèbre musicien Mendelssohn. On se rappelle que l'immortel compositeur, lui aussi, apercevant du haut du ciel de Jaman le Léman irradié, s'écria :

— On dirait que le ciel est tombé sur la « terre ».

Bert-Net.

LES PROFESSIONS ENCOMBRÉES

L y a trop de médecins, clament les journaux, et les docteurs établis surtout. Décourageons les jeunes de se lancer dans une profession aussi encombrée. Soit ! Mais ces lamentations ne sont point nouvelles.

A propos de la proclamation de l'indépendance des îles Haïti, en 1825 un journal vaudois écrivait déjà :

Il existe dans ce moment en France et principalement à Paris une foule de jeunes gens instruits, mais sans fortune, et qui tous cherchent avec ardeur à utiliser leur activité et leurs connaissances pour se procurer une existence honorable. Pendant les sept dernières années il est sorti des facultés de droit, de médecine, des lettres, etc., un nombre considérable de sujets distingués qui, jetés ensuite dans la société, mais ballottés par les événements, n'ont pu trouver encore la place qui leur convient.

Dans cet état de choses, ils ont dû porter ailleurs leurs regards. Les Etats de l'Amérique méridionale leur ouvrent une immense carrière. Les uns vont se rendre au Mexique ; d'autres partent pour Colombie, Buenos-Ayres, le Chili, le Pérou, et nous ne serions point étonnés de les voir, par milliers, aborder St-Domingue.

Si nos jeunes gens accourent au Nouveau-Monde, d'un autre côté, des fils des républicains de l'Amérique viennent dans l'ancien acquérir des lumières et du savoir. La plupart des institutions de la capitale renferment des jeunes gens de tous les nouveaux états de l'Amérique. A peine l'indépendance de St-Domingue est-elle proclamée, que des enfants noirs et mulâtres, fils des citoyens d'Haïti, abordent dans nos ports, et déjà ces premiers arrivés en annoncent un grand nombre d'autres. Ainsi des relations de plus en plus intimes s'établissent entre les peuples des deux mondes ; ainsi se créent de nouveaux rapports d'industrie, de commerce et d'amitié. L'Europe est l'institutrice de l'Amérique, et l'Amérique va devenir à son tour la mère nourricière d'une partie de notre population.

Les gourmands. — Madame à sa cuisinière. — Eh bien ! Marie, vous allez nous quitter pour épouser un gendarme. J'espère qu'il sera gentil avec vous.

Marie. — Oh ! je n'ai pas peur, madame. On dit que le meilleur chemin pour toucher le cœur d'un homme, c'est sa bouche, et je sais exactement les plats qu'il préfère.

UNE ANNONCE

QUAND mon jeune ami Valentin débarqua à Lausanne, venant en droite ligne d'un séjour à l'étranger où il avait été heureux précepteur, son enthousiasme naïf, incommensurable, lui fit croire que, du premier coup, il allait conquérir la capitale et trouver une bonne situation.

Il avait en poche six cents francs, péniblement amassés, reste d'une somme qu'il croyait rondelette, mais que le change avait diminué d'une façon alarmante, il pensait, néanmoins, qu'elle lui permettrait d'attendre la fortune, sinon dans son lit, du moins de pied ferme.

Bast ! quand on est jeune toutes les illusions sont permises.

Mais il déchantait vite, le pauvre garçon, si vite même, que, lorsqu'il eut réussi à louer une chambre meublée convenablement et payé sa pension durant deux mois, il ne lui restait que la modique somme de trente francs, et pas une leçon en vue, il avait même de la peine à re-

nouer ses anciennes relations.

Trente francs, juste de quoi vivre quelques jours chichement. Qu'importe, il avait la foi.

La foi qu'il trouverait à s'occuper dans la capitale, si fertile en ressources de tout genre, qu'il pourrait, dès qu'il le faudra, se mettre à la disposition d'un entrepreneur quelconque, n'avait-il pas une force physique peu commune, de bons bras, un esprit éveillé et observateur ? Il était apte à tout.

Courageusement, dès qu'il eut constaté sa pauvreté et la fin prochaine de ses économies, Valentin se mit en campagne.

Il débambulait des heures durant à travers les rues, humant l'air délicieusement, car il faisait très doux, enviant les conducteurs d'autos, qui eux, au moins, avaient leur pitance assurée, quand son attention fut soudain attirée par une boutique fraîchement peinte, au faite de laquelle s'étalait, en larges majuscules dorées, sur fond noir, cette mention : chauffage.— éclairage.

Notre bachelier sembla satisfait de son examen, et la boutique lui paraissait gaie et avenante, elle avait un tel air de jeunesse que Valentin, naïf, s'arrêta comme fasciné, devant la vitrine illuminée.

Il venait d'apercevoir à pancarte manuscrite collée à l'intérieur de la dite vitrine, sur la vitre, elle était ainsi orthographiée :

*On demande un jeune homme
connaissant bien les appareils
à chauffage.*

Après une minute de réflexion, notre Valentin s'armant de courage, pénétra dans la boutique.

Le patron vint à lui, très affable, flairant un client éventuel dans le nouveau venu...

Mais dès que Valentin eut, humblement levé son couvre-chef, il devina tout de suite de quoi il s'agissait.

— Ah ! ah ! jeune homme, fit-il en souriant, je parie que vous avez lu ma pancarte ?...

— Oui, Monsieur, répondit Valentin, en baissant les yeux.

— Alors vous venez vous présenter ?

— Oui, monsieur.

— Bon, bon. Vous connaissez bien les appareils de chauffage, je suppose ?...

— Moi, Monsieur ; pas le moins du monde ; si, pourtant, pour me chauffer...

Le boutiquier eut un haut-le-corps, et, indigné qu'on le dérangeât :

— Ah ! ça, par exemple, s'exclama-t-il, que venez-vous faire ici, si vous ne connaissez pas les appareils de chauffage ?

Valentin hésita une seconde, devint cramoisi, puis après avoir toussé légèrement :

— Je vous demande infiniment pardon, Monsieur, murmura-t-il... Mais je suis bachelier, et j'ai pensé, en lisant votre annonce... que vous aviez surtout besoin d'un jeune homme qui connaisse l'orthographe... Alors...

Il ne sut jamais comment il s'est retrouvé au milieu de la rue, son chapeau à la main.

H. J.

POUR GAGNER SA VIE

Voici une amusante anecdote qu'aimait à raconter un des paysagistes français les plus célèbres de la seconde moitié du siècle dernier :

Un jour qu'il peignait aux environs d'un village, il pria un paysan de poser un instant en s'adossant à un vieux tronc d'arbre.

Le paysan, un brave homme, se prêta au désir de l'artiste. Quand l'étude fut terminée, il s'approcha de l'auteur et regarda son travail :

— C'est-y moi que vous avez voulu faire là ? lui demanda-t-il en désignant sa silhouette, largement indiquée en quelques touches.

— Mais oui, c'est vous, ou plutôt ce sera vous, répondit le peintre en souriant.

Et le paysan s'éloigna en haussant les épaules avec un sentiment de pitié bienveillante en murmurant :

— Ce qu'on est tout de même obligé de faire pour gagner sa vie !

LA CAMOMILLE

PETITE fleur assez insignifiante, à l'odeur âcre et peu goûtée, elle ne paraît jamais dans les bouquets ornant la table du riche, ni même celle du pauvre ; pas plus, du reste, que sur le corsage des belles ou à la boutonnière des jouvenceaux ! Et pourtant, la camomille a ses bons côtés : si elle n'est ni décorative, ni parfumée, elle sait faire, à l'occasion, le bonheur de beaucoup de personnes qui ne l'avouent pas ! Comme le fruit doré de nos vignes est l'attribut du mois d'octobre, la camomille est la fleur du lundi ; riez, Messieurs, surliez, Mesdames, mais, c'est ainsi !

Quel est le meilleur des bons Vaudois qui, un lendemain d'abbaye ou d'élections, n'a pas eu, une fois au moins, recours à l'humble camomille, pour calmer les ardeurs par trop démonstratives de ses méninges en délire ? !

Par un lavage bien conditionné, à l'infusion de camomille, laquelle d'entre-vous, gentes lectrice, n'a-t-elle pas, une fois aussi, calmé les vengeances d'un estomac détraqué par une trop copieuse absorption de crème ou de gâteaux, lors d'une soirée-thé ? Eh, oui ! Mesdames, c'est encore à vous que la camomille cause le plus d'agrément !

Avec quelle joie délirante, mais contenue, n'apportez-vous pas, certain lendemain de bombance, une tasse de camomille à l'élu de votre cœur ? ! Votre geste aimable, accompagné d'un énigmatique sourire, en dit plus long que toutes les homélies que vous eussiez faites la veille au malheureux pêcheur, trop gâté, du reste, pour vous comprendre ! Quelle douce revanche, pour vous, que la camomille, en ces occasions-là, n'est-il pas vrai ? ! A moins, qu'en vos âmes ingénues, vous ne pensiez simplement, avec cet angélique sourire, qu'à ce vieux dicton : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir ! » Ça, c'est encore possible. Le cœur de la femme renferme tant de trésors de bonté et de charité inconnus !

Pierre Ozair.

AU BON TEMPS DES CAMELS

EN ce bon temps des caramels, si l'on nous avait demandé, à nous gosses qui en faisons nos délices, quelle est l'orthographe du nom de ce bonbon populaire, nous aurions répondu : c, a, ca, r, a, ra, m, e, l, mel, l, e, le, caramelle. Ce n'était pas juste, comme bien vous le savez, mais cela nous laissait indifférents. Ce qui nous importait, avant tout, c'était le contenu des petits papiers verts, rouges, jaunes, de toutes couleurs, enfin, que nous vendait l'épicier du coin. Ce n'était pas cher, soit, aussi bien en avait-on pour son argent. Ce n'était pas un bonbon bon... bon ; mais nous n'étions alors pas gâtés. De plus, son prix modeste rimait à nos ressources, plus modestes encore.

Enfin, il y avait aussi les « devises ». Nous les collectionnions. L'esprit et le style y cédaient le plus souvent le pas à la naïveté ; mais c'était là ce qui faisait leur charme. Nous ne connaissons encore que de nom Victor Hugo et de Heredia.

Tenez, voici, comme exemple, quelques-unes de ces devises. Elles sont amusantes. L'amour, on le verra, y joue le grand rôle :

*Si vous voulez fixer mon cœur
Il faut être de bonne humeur.*

*Sur vos joues de rose
Je volerais bien quelque chose.*

*En amour le temps le plus rude
Est celui de l'incertitude.*

*Votre timidité me peine,
Soyez hardi, et point de gêne.*

*Si tu n'uses de complaisance,
Je suis plus mal que tu ne penses.*

*Changera d'amour qui voudra
Jamais ça ne m'arrivera.*

*Soyez toujours en aimant
Tendre, fidèle, soumis, et constant.*